

### III

## EN RANÇON POUR PLUSIEURS

« Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour plusieurs. »

Matth. XX. 28.

Non seulement le Seigneur Jésus enseignait souvent en paraboles, toujours au moyen de figures et d'images, mais les comparaisons qu'il employait avaient un remarquable caractère d'actualité ; elles étaient empruntées au milieu dans lequel il parlait et vivait, ainsi que ses auditeurs. C'est au bord du puits de Jacob qu'il invite la Samaritaine à rechercher l'eau vive de la grâce ; c'est au lendemain de la multiplication des pains qu'il se présente aux foules comme étant le Pain de vie ; c'est après avoir guéri des malades qu'il se désigne comme le médecin des âmes. On peut croire de même qu'il avait des champs de blé sous les yeux, quand il racontait en Galilée la parabole du Semeur, et qu'à Jérusalem des bergers et des troupeaux étaient en vue, quand il disait : « Je suis le bon Berger ; je connais mes brebis et je donne ma vie pour elles. »

Ce sera donc entrer dans les vues de Jésus-Christ que de chercher, dans les faits de guerre, dont nous ne pouvons un seul moment détacher notre pensée, des figures de ces vérités évangéliques qui doivent en tout temps rester l'objet principal de notre enseignement et de notre témoignage. « Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. » Comment lire et entendre ces paroles du Christ sans nous souvenir de nos chers soldats qui, eux aussi, ne font pas autre chose que servir ; qui, eux aussi, donnent leur vie, puisqu'ils l'exposent tous les jours aux plus grands périls ; qui, eux aussi, la donnent en rançon pour la liberté et la dignité de la France, c'est-à-dire pour plusieurs, ou plutôt pour tous ? Il y a, entre le dévouement patriotique du soldat et celui du Sauveur du monde, à la fois des analogies et des contrastes qui sont bien dignes d'occuper nos pensées et qui, sous la bénédiction de Dieu, apporteront des lumières et des secours à notre foi.

## I

Dans ce conflit à la vie ou à la mort, où la France a été entraînée malgré elle, nous tous, qui sommes hors d'état d'y prendre une part

active, vieillards, femmes et enfants, nous espérons être sauvés ; nous avons même, grâce à Dieu, déjà commencé de l'être par le courage et le dévouement de nos soldats. Ainsi tous les pécheurs, c'est-à-dire tous les hommes incapables de s'affranchir par eux-mêmes de la condamnation et de l'empire du péché, peuvent et doivent être sauvés, que dis-je ? sont déjà sauvés en principe par le sacrifice de ce Fils de l'homme qui a donné sa vie en rançon pour plusieurs. Quand nous annonçons cet Évangile de grâce, à combien d'objections ne nous heurtons-nous pas ? Il n'est pas possible, assure-t-on, que la justice du juste profite à l'injuste, ni que les souffrances de l'innocent rachètent le coupable ; chacun doit être traité selon ses mérites, et porter son propre fardeau. Notre situation en temps de guerre peut contribuer à nous amener à une vue plus large, plus humaine, plus vivante et plus évangélique de la vérité. Nous autres, les non-combattants, nous restons chez nous, alors que nos soldats sont partis ; nous nous reposons pendant qu'ils travaillent ; nous jouissons du bien-être tandis qu'ils endurent toutes sortes de privations et de souffrances ; nous sommes en pleine sécurité pendant qu'ils sont tous les jours exposés à la mort. Et pourtant, nous recueillons le fruit de leurs labeurs autant qu'eux, que dis-je ? plus qu'eux et à leur place ; un grand nombre d'entre eux, hélas ! meu-

rent à la peine, moissonnés dans leur fleur, victimes de leur héroïsme. Ils n'en recevront pas ici-bas la récompense ; ils ne vivront pas dans la France de demain, affranchie et relevée par eux. Ce privilège nous est réservé : le travail et la souffrance ont été pour eux, la délivrance sera pour nous. Nous acceptons cela, non sans larmes, sans doute, non sans d'inexprimables élans de reconnaissance et d'amour, non sans une étroite et intime communion d'esprit avec nos généreux défenseurs : mais enfin nous l'acceptons. Pourquoi ne pas prendre une méthode semblable à l'égard de Jésus-Christ ? Le Fils de l'homme, représentant et champion de l'humanité, soldat combattant pour ses foyers, selon l'expression d'un Père de l'Eglise, a fait ce que nous ne pouvions pas faire, a souffert ce que nous avons mérité de souffrir. Il a vaincu l'ennemi de nos âmes ; il a effacé avec son sang la sentence de mort qui pesait sur nous ; il a réhabilité la race humaine devant Dieu. Au lieu de raisonner pour prouver que tout cela est impossible et de nous priver ainsi du bienfait immense acquis à un si grand prix, agissons comme nous le faisons à l'égard de nos soldats ; soyons reconnaissants envers lui comme nous sommes reconnaissants envers eux ; ayons confiance en lui comme nous avons confiance en eux. Que notre amour pour lui surpasse d'autant notre amour pour eux, que le bienfait que nous lui devons est

plus grand. « Je vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi. » Voilà ce que faisait saint Paul ; voilà ce que doit faire tout homme de cœur en face de l'amour et du sacrifice de Jésus-Christ.

## II

Mais comment Jésus-Christ nous a-t-il aimés ? Ici encore je découvre une remarquable analogie entre le Sauveur du monde et les libérateurs de la France. « Le Fils de l'homme est venu, nous dit-il lui-même, non pour être servi, mais pour servir. » Jésus nous rappelle ainsi qu'avant sa mort, il y a sa vie, qu'il ne faut pas oublier ni laisser dans l'ombre ; avant son sacrifice, il y a son obéissance ou son service de tous les jours. Il n'a pas fait autre chose que servir, depuis la crèche jusqu'à la croix. Il a servi quand il enseignait, mettant à la portée des enfants, dans ses admirables paraboles, les mystères du royaume de Dieu. Il a servi quand il guérissait les malades, allant de lieu en lieu en faisant le bien, mais aussi poursuivi de lieu en lieu par la multitude des sollicités et des souffrants. Il a servi quand il priait, se fortifiant pour sa tâche dans la communion du Père et portant sur son âme de souverain sacrificateur toutes les détresses de ses frères. Sans doute il a fallu,

pour être vraiment rédemptrice, que cette vie sainte fût couronnée par une mort sainte : la vie serait incomplète sans la mort ; mais la mort n'aurait ni signification ni vertu sans la vie qui l'a précédée. C'est l'éternel honneur de l'Évangile d'avoir ennobli ce mot : servir, qui, avant lui, répugnait et effrayait plutôt. S'il n'y a rien de plus lourd et de plus dégradant que la servitude imposée, il n'y a rien de plus noble et de plus beau que le service volontaire. Tel a été le service de Jésus-Christ ; tel est aussi celui de nos soldats. C'est de bon cœur qu'ils ont rejoint le drapeau ; plusieurs d'entre eux, qui n'y étaient pas contraints, ont sollicité cet honneur, ont ambitionné ce péril. Du matin au soir, et souvent la nuit, ils servent, en se pliant à la discipline et en se conformant aux ordres de leurs supérieurs, et c'est par là qu'ils préparent la victoire. Ici, mes frères, je suis heureux de constater qu'il n'y a plus entre eux et nous cette différence complète et même ce contraste, que j'observais tout à l'heure. Nous aussi, nous sommes appelés à servir ; nous avons ce devoir, cet honneur et ce privilège ; nous servons, soit en entourant nos chers absents et en les soutenant de notre mieux par notre sympathie, nos lettres et nos prières, soit en visitant les blessés qui arrivent chez nous et en leur donnant nos soins, soit en accomplissant tout simplement notre tâche journalière, quelle qu'elle soit, dans un esprit de fidélité envers Dieu, envers nos

frères et envers la France. Si humble qu'il soit, ce service ne sera pas perdu ; il contribuera pour sa part au résultat final vers lequel tendent si ardemment tous nos désirs.

### III

Malgré l'incomparable excellence de la vie de Jésus-Christ et son importance pour notre salut, c'est sa mort qui, partout, dans le nouveau Testament, nous est présentée comme rédemptrice. C'est proprement pour donner sa vie qu'il est venu ; c'est par là qu'il sauve les hommes. C'est aussi en donnant leur vie que nos fils et nos jeunes frères sauvent la patrie. Ils ont donné leur vie, déjà en accourant sous les drapeaux au premier appel, sachant parfaitement à quoi ils s'exposaient, et que beaucoup d'entre eux ne reviendraient pas. Ils donnent leur vie, tous les jours, par l'indomptable fermeté avec laquelle ils résistent, dans des combats meurtriers et interminables, à un ennemi nombreux, habile et puissant. Vous vous rappelez cet émouvant ordre du jour du général Joffre, où il disait : « Il y va du salut de la France ; il n'est plus possible de reculer ; celui qui ne peut pas avancer doit mourir à son poste. » Nos soldats ont pris au mot cet ordre héroïque et depuis ce

jour, les attaques les plus furieuses ne parviennent pas à les faire reculer ; mais, hélas ! combien meurent à leur poste ! Ceux qui sont seulement blessés continuent à donner leur vie par la patience avec laquelle ils endurent les souffrances et attendent la manifestation de la volonté de Dieu à leur égard. Ils gagnent par là la sympathie et souvent l'admiration de ceux et de celles qui leur donnent des soins. Tous ces Français donnent leur vie en rançon, comme notre Maître, en rançon pour l'honneur et l'intégrité de la France, en rançon pour l'humanité, la justice, le droit des gens, la civilisation, que notre envahisseur outrage effrontément et qu'il voudrait broyer sous sa botte insolente. Chers affligés, déjà nombreux parmi nous, hélas ! qui pleurez ceux qui étaient la joie de vos yeux et de votre cœur, le meilleur espoir de votre avenir ici-bas, recevez et serrez dans votre cœur cette noble consolation : le sang, jeune et généreux, de vos bien-aimés n'a pas coulé en vain ; il a payé une rançon, la rançon de la France, la rançon de l'humanité. Parce que ce sang a coulé, nos petits-enfants vivront dans une France libre et honorée. Le temps est proche où les nations n'entretiendront plus les unes contre les autres une haine stupide autant que féroce et n'épuiseront plus leurs ressources à multiplier les moyens de s'entre-détruire, car leurs conflits, comme ceux des particuliers, seront réglés non plus par la violence.

mais par la justice. Alors, selon le mot admirable de Jésus et d'une façon que je ne puis pas expliquer, celui qui sème et celui qui moissonne, celui qui aura semé dans les larmes et dans le sang et ceux qui moissonneront dans la paix se réjouiront ensemble.

Revenons à Jésus, notre Seigneur et Sauveur. Nous insisterons tout à l'heure sur les traits par lesquels son sacrifice dépasse infiniment tout autre sacrifice, notamment celui de nos soldats; pour l'instant, nous nous appliquons plutôt à relever ce qu'il y a de commun aux deux dévoûments. Jésus-Christ a donné sa vie; comme il l'affirme lui-même, personne n'a pu la lui ôter malgré lui; quand il est entré pour la dernière fois à Jérusalem, le jour que nous appelons dimanche des Rameaux; quand, le jeudi suivant, il s'est rendu au jardin de Gethsémané, il savait parfaitement ce qu'il faisait, où il allait, ce qui l'attendait; la coupe que le Père lui donnait à boire, c'est volontairement qu'il l'a portée à ses lèvres et qu'il l'a vidée jusqu'à la lie. Sa mort est un sacrifice offert à Dieu pour les hommes; c'est aussi, selon l'expression de notre texte, une rançon. Nous sommes aussi, en effet, dans le grand combat de la vie, des soldats malheureux, vaincus par Satan et qu'il a faits prisonniers de guerre. Comme tels, en vertu d'une loi juste, nous étions condamnés à mort. Personne, dans toute l'humanité, n'était soustrait à

cette loi ; à plus forte raison personne ne pouvait-il payer la rançon des autres. Mais Jésus-Christ, le Saint et le Juste, l'a payée ; en acceptant et en subissant le supplice de la croix, lui qui n'avait mérité que la félicité et la gloire, il a pris notre place pour nous donner la sienne. A cause de lui, de son obéissance parfaite et de son amour sans bornes, Dieu nous fait grâce, nous libère de notre peine et de notre servitude, nous traite comme justes, nous appelle ses enfants, nous ouvre son cœur, ses bras et son ciel. Prisonniers, sortez de prison ; esclaves, brisez vos chaînes ; vous qui étiez ennemis de Dieu par vos sentiments et par vos mauvaises œuvres, ne craignez pas de l'appeler votre Père et de l'invoquer avec une pleine confiance, car, dans son immense et gratuite miséricorde, il vous a réconciliés avec lui par Jésus-Christ, en ne vous imputant point vos péchés. Mais aussi, comme vous allez désormais bannir de vos cœurs toute inimitié contre Dieu, c'est-à-dire toute passion mauvaise, en même temps que toute crainte servile ! Comme vous allez aimer et bénir votre libérateur, faire votre compte qu'ayant été rachetés à un si grand prix, vous ne vous appartenez plus à vous-mêmes, mais à Celui qui est mort et ressuscité pour vous !

## IV

La comparaison que nous avons esquissée entre le sacrifice de Jésus-Christ et celui des défenseurs de la France serait, non seulement incomplète, mais inexacte et je dirai même profane, si, après avoir fait ressortir les points de ressemblance, nous n'indiquions pas les contrastes. Ceux-ci se présentent à notre pensée, nombreux et frappants.

Nos soldats exposent leur vie, sans doute ; mais, grâce à Dieu, ils ont l'espoir de la conserver. Beaucoup sont préservés de tout accident funeste et le seront jusqu'au bout, je l'espère ; d'autres, blessés ou prisonniers, seront plus tard rendus à leurs familles. Jésus, dès le début de sa carrière, vit se dresser devant lui la croix ; et auprès de ce supplice, qui était à la fois le plus grand des opprobres et la pire des tortures, la mort au champ d'honneur, comme on dit, est supportable et presque douce en comparaison.

Nos soldats marchent au péril, entourés de leurs camarades, soutenus par le point d'honneur professionnel et par l'ardente sympathie de toute une nation. Jésus sur la croix est seul, tout à fait seul ; ses disciples l'ont abandonné, ils ne le comprennent pas et ne croient plus en lui qu'à demi ; ses ennemis l'assiègent, jusqu'au bout, de leurs outrages, de leurs défis et de leurs sarcasmes.

Nos soldats endurent des souffrances physiques que les soins dont on les entoure leur rendent plus légères. J'ai déjà dit un mot de celles de Jésus; quant à la souffrance de son âme, elle était un abîme qu'aucun regard humain ne peut sonder. Il nous en fait lui-même entrevoir quelque chose dans ce mot qu'il prononça à Gethsémané : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » ; et surtout dans le cri qu'il poussa à Golgotha : « Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné ? » Se sentir abandonné de Dieu, qui peut dire ce que fut cette douleur, pour le Saint de Dieu, pour le Fils unique du Père ?

J'arrive au point principal et au plus frappant de tous ces contrastes. Nos soldats donnent leur vie, sans doute, s'ils ne peuvent faire autrement ; mais au fond, ce qu'ils veulent, ce qu'ils cherchent, c'est ôter la vie à leurs adversaires. Nul ne saurait leur en faire un reproche : étant des hommes de guerre, ne pas tuer serait de leur part une espèce de trahison. C'est la guerre qu'il faut haïr, la guerre qui fait un devoir de ce que Dieu appelle un crime. Mais c'est ici que le contraste entre l'attitude ou la façon d'agir de nos soldats et celle de Jésus devient singulièrement émouvant. Jésus aurait pu d'un mot jeter à ses pieds ses adversaires ou les retrancher de ce monde, mais il n'a rien fait de semblable : il n'a jamais porté préjudice à personne ; à plus forte raison n'a-t-il jamais

menacé la vie de qui que ce soit. Non seulement il n'a jamais demandé justice contre ses bourreaux, mais il a intercédé pour eux : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Au moment où ils le crucifiaient, il donnait sa vie pour eux ; il n'a cherché à les vaincre que par la divine puissance de sa charité, en amassant sur leur tête les charbons de feu de sa miséricorde. Un soldat qui couche en joue un ennemi ; Jésus qui, les mains clouées à la croix, prie pour les siens : certainement cette seconde attitude surpasse la première autant que le ciel est élevé au-dessus de la terre.

Aussi ne serons-nous pas étonnés que les résultats et les bienfaits du sacrifice de Jésus surpassent infiniment ceux des dévouements humains les plus justement admirés. Je disais tout à l'heure que le sang de nos soldats est la rançon de la France ; oui, nous croyons que notre chère patrie leur devra la victoire, l'honneur, la liberté, la paix définitive ; mais dans quelle mesure et à quel moment, nous l'ignorons. Actuellement, nous sommes sous un sombre nuage. Jésus-Christ a, par sa mort, payé la rançon, non seulement d'un peuple, mais de tous les peuples. Du moment où nous croyons en lui, nous ne sommes plus sous la condamnation ; notre place est marquée dans la maison du Père ; il nous délivre en même temps de l'esclavage du péché en nous recevant dans sa

sainte communion et en nous rendant participants de son Esprit. Ceux qui lui appartiennent attendent comme un don de Dieu et un fruit du sacrifice de Jésus-Christ la vie éternelle pour eux-mêmes et, pour l'humanité, la venue du royaume de Dieu. Malgré les horreurs de la guerre, malgré les iniquités et les atrocités sans nombre qu'elle engendre, le règne de Dieu viendra, le bien l'emportera sur le mal et l'amour sur la haine, car le Fils de l'homme a donné sa vie en rançon pour plusieurs, et son sang ne peut pas avoir coulé en vain.

Amen.

Petit-Temple, 27 septembre 1914.